

Barbara,
roman

Julie Bonnie

Barbara,
roman



Ceci est un roman, librement inspiré
de la vie de la chanteuse Barbara.

© Éditions Grasset & Fasquelle, 2017.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0187-7

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Pour Nic, Justine et Félix.

Il pleut, sur Nantes, donne-moi la main.

BARBARA, *Nantes.*

Sûr, il m'a fallu un sacré goût de vivre, une sacrée envie d'être heureuse, une sacrée volonté d'atteindre le plaisir dans les bras d'un homme, pour me sentir un jour purifiée de tout, longtemps après.

BARBARA, *Il était un piano noir...
Mémoires interrompus.*

Monique, huit ans, tourne en rond dans le salon étroit. À sa grand-mère qui tricote, elle répète en boucle :

— Je serai pianiste, Grany, et je serai chanteuse.

Agitée, rapide sur ses grandes jambes maigres, elle sautille autour du mobilier, manque renverser la lampe, dérange le tapis.

L'aïeule, lasse, s'empare d'une feuille de papier qui traîne là, et dessine à la hâte une série de touches noires et blanches.

— Voilà ton piano. Tu joues et tu chantes. Au boulot maintenant.

L'enfant reste bouche bée. Un piano. De papier, certes, mais un piano. Sans attendre, elle se colle à sa moelleuse grand-mère, assise sur le canapé jaune, pose sur ses genoux la feuille devenue magique et tapote de ses doigts graciles. Elle ne virevolte plus, ne s'agite plus, appliquée sur le concerto qu'elle est en train d'inventer. Grany, satisfaite, écoute, sourit, ferme les yeux, tout en caressant les longs cheveux noirs de la jeune pianiste. Les deux corps, l'un minuscule et osseux, l'autre ample et généreux, se balancent en rythme. La scène serait étrange pour une oreille sourde à la musique qui résonne dans leurs têtes. La Moldavie d'antan, dont Grany parle tous les jours avec nostalgie, se transforme en arpèges et contre-chants, silencieux pour le reste du monde, harmonieux et compliqués pour qui les entend. Le

village de l'Est, croulant sous le poids des années, les cheminées qui crachent une fumée parfumée à la soupe, la neige qui recouvre les rues minuscules. Des femmes se dandinent dans de vieilles chaussures usées.

Monique tend la main droite vers le front de sa grand-mère et tapote la peau fripée. Dans un éclat de rire :

— Et ça c'est le son des cloches de l'église, il nous faut une tête vide et un grelot.

Grany attrape la minuscule main et fait mine de la croquer.

— Rends-moi ma main, vilaine clochette. Je dois jouer mon concerto.

Puis, tout bas et attentive :

— Écoute, Grany. Je te joue la neige.

Un passage crissant en La mineur évoque les cristaux de glace, grand-mère

et petite-fille sont très concentrées, quand une voix les rappelle à l'ordre.

— Monique ! Ta note en arithmétique !
Quand vas-tu te décider à travailler ?

La taille épaissie par la grosseur en route, une jupe élimée, un pull qui n'a plus d'âge, les lunettes embuées, la mère de Monique porte un cabas plein au bout de chaque bras. Grany se lève du canapé pour prêter main-forte à sa fille, une trace de pitié dans le regard. L'enfant plie en huit le précieux piano-papier, le fourre dans sa poche et s'éclipse.

— Pourquoi ne peut-elle pas avoir d'aussi bonnes notes que son frère Jean ? À huit ans, elle ne comprend pas les leçons, qu'est-ce que cela donnera plus tard ? Son maître dit qu'elle n'écoute pas, reste des heures à rêver. Toute la classe rit en la regardant faire le clown, et elle, elle est punie.

Un sanglot étouffé. Les résultats de Monique ne sont pas sa plus grande angoisse, cela s'entend dans la voix fragile, brisée par endroits. Grany aide sa fille à ranger, cherche des mots pour la reconforter.

— Veux-tu que je reste plus longtemps ?

— Non, maman. Rentre à Paris. Je te remercie.

Au jardin, Monique parle aux arbres, danse et chante. Oublier l'école et l'arithmétique, chorégraphier une révérence solennelle et crouler sous les applaudissements de chaque brin d'herbe, son meilleur public. Elle sautille le long du mur en pierres, le caresse de la main au passage, rêve de porter une longue robe de satin, un extravagant chapeau assorti, bleu ciel, sur la tête. Bouger le corps souple pour que la robe imaginaire

tourbillonne. Dans un château, tout en dorures et arabesques, se consumer d'amour pour un prince, qui doit arriver demain, lui jouer un récital empli de nostalgie. Le piano-papier se love au creux de sa main, dans la chaleur de sa paume. Il reçoit le flux du cœur, la sensibilité des émotions, il entend la voix, sa voix de petite fille perdue dans les rêveries.

Ma mère ne peut pas comprendre. À l'école je n'apprends rien. Je veux être pianiste. Apprend-on à être pianiste à l'école ? Bien sûr que non. À part cela, rien ne m'intéresse. Les maîtres sont méchants, les filles cancanent. Je les amuse, ça m'occupe. Le reste, je n'y entends rien.

Monique retourne dans la maison de pierres par l'arrière-cuisine, nous sommes à Roanne, année 1938. Elle balance ses chaussures, traverse en trombe les odeurs de ragoût et monte dans la chambre qu'elle partage avec son frère, Jean. Assise sur le lit, elle sort de sa poche le piano-papier, le pose sur ses genoux. Quelques notes s'évaporent et peignent une histoire. Elles racontent les déménagements. La famille arrive de Paris. Non. De Paris, puis de Marseille, mais ils n'y sont pas restés longtemps. Elles jouent la tension sale qui règne dans la maison de Roanne, les bruits clinquants, le carrelage de mauvaise qualité, les chuchotements qui fabriquent les secrets dont on ne parle pas aux enfants, les valises sous les sommiers. Ils sont arrivés ici il y a peu de temps, sans espoir d'y rester. Ne

pas s'installer. Elles chantent les baignades à l'eau froide au milieu de la cuisine, dans une baignoire, pour la mère et les enfants. Elles murmurent le père, qui se rase face à l'évier, plus tard.

Au repas, le piano est posé à côté de l'assiette.

— Range ce bout de papier, il n'a rien à faire sur la table.

— C'est mon piano, maman. Il a besoin de manger, lui aussi. Je partage avec lui.

La mère lève les yeux au ciel.

À l'école, Monique est un clown, mais n'a pas vraiment d'amies. On la trouve étrange, à rêvasser dans son coin, souvent ses blagues sont déplacées. Trop maigre aussi, on dirait une pauvre.

Dans une odeur de tabac brun, de vin rouge et d'eau de Cologne, le père apparaît le soir, pour dire bonne nuit. Toujours le même rituel. D'abord,